

pas manqué de regarder par le trou de la serrure ce que faisait le prisonnier, et comme ce trou minuscule, mais suffisant, se trouvait vis-à-vis de la fenêtre, le manège du captif eût donné l'éveil et appelé sur sa tête une sévérité plus grande de la part de ses geôliers.

Après une heure de marche dans cette salle, Gaston vint s'asseoir sur une malle en bois peint, placé à un bout de l'appartement. Les sentinelles n'entendant plus aucun bruit, frappèrent contre la porte :

—Holà ! prisonnier, que fais-tu ? demanda le soldat allemand.

—Ta consigne est de ne pas lier conversation avec moi, reparti M. de Vaunaye ; si tu enfreins cet ordre, je saurai t'en faire repentir.

—Ce Français doit être de souche élevée, dit l'autre soldat à son camarade ; le major, tu l'as vu, lui parlait avec déférence et non comme à un prisonnier ordinaire ; si tu veux m'en croire, laissons-le tranquille jusqu'à son départ ; qu'il fasse ce qu'il voudra, peu importe.

—D'autant plus qu'il est sous clef et qu'il ne peut fuir.

—Quant à cela, je l'en défie.

—Et moi aussi.

Et tout à fait contents d'eux-mêmes, les deux soldats se mirent à rire bruyamment, convaincus qu'ils venaient de lancer un trait d'esprit d'une finesse prodigieuse.

Gaston n'avait pas perdu un mot de cette conversation.

—Très bien, pensa-t-il ; en me laissant tranquille, ils me rendent un service appréciable, surtout pour ce que je veux faire : " Voyons, continua-t-il, à part lui, examinons sérieusement cette fenêtre, et sans éveiller leurs soupçons tâchons de savoir si elle est condamnée et ne peut s'ouvrir."

Au bout d'un instant, Gaston reprit sa marche, puis vint se rasseoir ; une autre heure se passa de la sorte ; les soldats ne s'occupaient plus du prisonnier et causaient de toutes choses avec force éclats de voix ; il faut bien passer le temps comme on peut.

Profitant d'un instant où la conversation paraissait des plus animées, M. de Vaunaye monta sans bruit sur la caisse placée au-dessous de la fenêtre et l'examina ; elle n'était fermée que par un verrou ; il fit jouer celui-ci dans sa rainure et toute grande la fenêtre s'ouvrit ; le mur avait à peine cinq mètres et donnait sur la campagne. Sans réfléchir plus longtemps aux suites que pouvait avoir cette nouvelle évasion. Gaston enjamba la fenêtre, s'accrocha les mains sur le rebord et se laissa choir sur le sol ; une fois encore il était libre !

Où aller, de quel côté se diriger ? l'intrépide jeune homme n'en savait rien ; l'important, c'était de s'éloigner le plus rapidement possible ; la nuit allait bientôt venir, du reste, et le protéger contre ses geôliers.

Les deux sentinelles conversaient toujours. Un peu après cinq heures, le major revint pour prendre possession de son prisonnier.

—Eh bien, fit-il durement aux deux soldats placés chaque côté de la porte d'entrée, que fait le prisonnier ?

—Il dort, répartit la sentinelle de gauche, depuis une heure nous ne l'entendons plus marcher.

—Il rêve qu'il est libre, ajouta l'autre, et que l'armée française est entrée victorieuse à Berlin.

Le major se mit à rire.

—C'est vraiment dommage alors de le réveiller, reprit-il ; mais le train va arriver et on l'attend à Francfort ; une entrée imposante lui est préparée pour le conduire en prison.

Le major mit la clef dans la serrure et ouvrit la porte ; les deux soldats, torches allumées, le suivaient.

Un cri rauque, strident, un cri intraduisible dans aucune langue sortit de la poitrine de l'officier.

—Parti !... en fuite... par cette fenêtre grande ouverte, cria-t-il en frappant du pied avec colère, et en accompagnant ses exclamations de tous les jurons tudesques imaginables.

—Ah ! misérables, ajouta-t-il, en menaçant du geste les deux sentinelles atterrées, vous l'avez laissé s'enfuir, je vous ferai fusiller !

Le major ne se possédait plus, sa fureur arrivait au paroxysme ; il trépidait de rage et s'arrachait littéralement les cheveux.

—Parti... répétait-il, doit-il se moquer de moi... et ces brutes l'ont laissé faire... pas un ne s'est aperçu de cette évasion... Comment annoncer cette nouvelle à Francfort ?... Je vais être cassé de mon grade, c'est certain... Malédiction !... je voudrais que la terre s'entr'ouvrit pour m'engloutir ; et ces deux coquins m'assuraient qu'il dormait... Pendards... scélérats... c'est vous que je vais conduire au général et sous bonne escorte...

Les deux soldats, tenant toujours leur torche allumée, se gardaient bien de souffler mot ; la surprise, du reste, avait comme paralysé leur cerveau ; leurs idées étaient sans suite et les menaces du major n'étaient pas faites pour leur redonner un cours normal.

—Jusqu'à quelle heure avez-vous entendu marcher le prisonnier ? demanda l'officier.

—A quatre heures, le bruit de ses pas parvenait distinctement jusqu'à nous.

—Il fallait de temps à autre vous assurer *de visu* qu'il ne songeait pas à s'évader.

—Major, vous aviez la clef.

—Il fallait, au moins, lui parler.

—Vous nous aviez donné pour consigne de ne pas lier conversation avec ce Français ; une fois, cependant, nous lui avons, involontairement, adressé la parole, et il nous a rappelé, en bon allemand, votre défense.

Tout cela était vrai ; le major le sentait, et reconnaissait que la fuite de son prisonnier lui était due pour une large part : d'abord, avant de l'enfermer dans cette pièce qui n'avait rien d'une prison, il eût dû s'assurer que toutes les issues en étaient bien fermées et ne pouvaient plus s'ouvrir ; de plus, il aurait fallu donner à ces gens l'ordre de parler souvent avec le détenu ; par ce moyen, ses gardiens se fussent assurés de sa présence à l'intérieur du petit local. La colère de l'officier se tournait contre lui-même et il ne se ménageait pas les épithètes les plus dures.

—Maintenant, ajouta-t-il, se lamenter davantage serait stupide, agir est préférable. Vous affirmez que le prisonnier était ici il y a une heure ?

—Nous l'affirmons, major.

—Il ne saurait donc être loin ; cent rabatteurs à cheval vont mettre la main dessus. Venez.

L'officier et les deux soldats revinrent à la gare. La dépêche suivante fut envoyée aussitôt aux villes voisines où il y avait une garnison :

" Recherchez partout un prisonnier français, déguisé en marchand juif, qui vient de s'enfuir d'Offenbourg, et s'il tombe entre vos mains, passez-moi dépêche."

Le major fit réunir les officiers de service, et leur donna ordre de mettre sur la route toute une compagnie de cavaliers pour rechercher le prisonnier ; à force de diligence, parviendrait-on, peut-être, à le rattrapper avant le passage du train allant sur Francfort ; s'il en était ainsi, tout était sauvé et cette évasion nouvelle si rapidement déjouée, pouvait devenir un titre de plus à l'avancement du major.

Quelques minutes plus tard, cent cavaliers résolus partaient dans toutes les directions.

A cinq heures vingt-cinq minutes, le train de Bâle arrivait en gare ; aucun de ceux envoyés à la recherche de M. de Vaunaye n'avait reparu.

Après le départ du train se dirigeant vers Darmstadt et Francfort, le major Von Brakel sentit renaître ses angoisses ; ce train n'arrivant qu'à dix heures vingt-cinq minutes à son terminus, il avait tout le temps nécessaire pour adresser au commandant la dépêche l'informant que le prisonnier attendu courait les champs ; qui sait, d'ici là, peut-être, le damné Français pouvait être ramené sous bonne escorte et la dépêche serait rédigée autrement. Quelle aubaine si Von Brakel était à même de dire au commandant de place. " Votre prisonnier, arrêté par moi, dans la matinée, après avoir opéré une seconde évasion, vient d'être ramené à Offenbourg par mes soins ; je vous l'expédie sous bonne escorte par le train de neuf heures trente-deux." Attendons jusqu'à neuf heures, se dit le major ; d'ici-là, il y aura sans doute du nouveau.

A neuf heures, soixante cavaliers étaient de retour, mais sans le prisonnier.

La mort dans l'âme, Von Brakel rédigea la dépêche suivante et l'envoya à Francfort :

" Le prisonnier de guerre français de Vaunaye, placé, en attendant son départ pour Francfort, dans un local réservé au marchandises de la gare laissées en souffrance, s'est enfui par l'unique fenêtre éclairant cette pièce. J'ai télégraphié partout, à dix lieues à la ronde, cette évasion, et, sur mon ordre, cent cavaliers courent actuellement dans toutes les directions pour rattraper le prisonnier."

A minuit, le dernier rabatteur rentrait à la caserne sans Gaston. Le major, si on ne l'eût arrêté à temps, se fût brûlé la cervelle.

Gaston de Vaunaye, une fois libre, se mit à courir à perdre haleine. Où allait-il, il n'en savait rien ; vingt minutes plus tard, il se trouva à l'autre bout d'un faubourg de la ville. La nuit était venue ; il arracha la fausse-barbe qu'il portait depuis Francfort et s'arrêta un instant pour respirer.

" Dans quelques minutes, pensa-t-il, le major va faire sa ronde et ouvrir la cage, mais l'oiseau ayant pris sa volée, il va jurer et tempêter comme sait le faire un Allemand ; jusque-là, rien d'extraordinaire.

" Redevenu un peu plus calme, il va donner des ordres pour rattraper le fugitif ; quels sont ces ordres ? battue générale de la garnison sur les routes, les chemins et sentiers qui entourent la ville ; dépêches passées à toutes les cités voisines pour les informer de mon évasion et leur donner mon signalement ; bref, le prison-